

Traiter l'innommable ?

Th. Van de Wijngaert mars 2019

Deux orientations

Il n'y a que deux façons de s'orienter pour intervenir cliniquement. La première se réfère à ce qu'on veut obtenir, le bien que l'on veut pour le patient et/ou pour la société. Se faisant, on met en avant comme repères des idéaux, des convictions, un savoir préalable situés du côté du praticien. Le travail part de la supposition du branchement possible du sujet sur le discours commun et de la validité pour tous des signifiants maître de l'époque comme l'autonomie, la bonne santé, l'utilité publique. La force de la persuasion, même enrobée de délicatesse, est tenue en échec par ce qui échappe au sujet lui-même. Si le discours du maître - comme l'a nommé - Lacan pose problème dans le champ de la clinique, il n'est pas comme tel négatif. Il a sa place, sa fonction pour faire lien social ne serait-ce dans l'enseignement. Mais du fait d'être le même pour tous, il montre ses limites pour accueillir ce qui fait la singularité de chacun. D'où la pertinence de la seconde, soit l'orientation analytique dont la spécificité est de partir du réel en jeu propre à chacun. Le réel dans l'approche lacanienne¹ n'est pas la réalité, mais ce qui nous dépasse, qui échappe à notre volonté, à l'appréhension du monde qui nous entoure. Le réel fait trou dans nos repères. À minima, il embarrasse, il inquiète, il peut pétrifier et au pire il angoisse jusqu'à l'intolérable. C'est là la source des passages à l'acte. Dans nos institutions, cette dernière issue est fréquente.

Il y a 2 ans, nous avons choisi de mettre à l'avant-plan de nos études de cas le symptôme sur son versant de solution. Cela ne nous avait pas empêchés dans le sous-titre d'en évoquer les limites.

Le titre que j'ai choisi pour cet exposé introductif part non pas de la solution, mais de ce qui est à la source de ce qui rend les défenses nécessaires dont le symptôme en est une. De quoi se défend-on ? Du réel de la jouissance. Pour ceux qui ne sont pas familiers de l'approche lacanienne, sachez que la jouissance n'est pas à comprendre comme plaisir, mais comme satisfaction pulsionnelle qui s'impose au sujet.

Parler du réel comme l'innommable, c'est faire résonner que toutes formes de défenses buttent sur un impossible à résorber par l'appareillage du langage. Tout ne peut être nommé.

Traiter l'innommable peut être entendu comme un oxymore. Pourtant, la réflexion que je vais vous présenter tourne autour des possibilités que nous avons pour soutenir le sujet par les usages de la parole en mettant particulièrement l'accent sur l'opération de nomination et celle de traduction continue mis en évidence par Eric Laurent.²

Ce qui ne se résorbe pas peut toutefois être endigué, ne serait-ce qu'un peu. C'est là que nous intervenons.

¹ Dans le présent travail, je me réfère essentiellement à la fin de l'enseignement de Lacan. La définition donnée ici du réel en est un exemple.

² Eric Laurent « les traitements psychanalytiques des psychoses » in les feuillets du Courtil N°21

1. Notre condition d'être parlant.

Partons de ce qui fait notre condition commune : Nous appartenons à une espèce qui a développé le langage de telle façon qu'il a bouleversé notre rapport à l'existence, à ceux qui nous entourent et fait de nous des êtres pulsionnels et plus uniquement des êtres de besoins. Le langage des humains n'est pas réductible à un code de communication univoque qui est le propre des langages des autres espèces animales. Quand bien même les recherches en éthologie permettent de saisir la complexité et l'évolution des langages des animaux, ils appartiennent tout de même au registre du code où un signe ou une séquence de signes a une signification unique. Les capacités d'apprentissage d'un autre code comme ça a été expérimenté avec des abeilles européennes importées dans des ruches à l'autre bout de la terre ne démontrent pas qu'elles sortent de la logique du code.

Être parlant, l'équivocité

Notre expérience commune, c'est qu'en parlant, on s'expose à l'incompréhension, aux malentendus. On produit des lapsus sans le vouloir. Mais aussi, on peut jouer avec les mots, faire des calembours et d'autres managements de la langue qui démontrent la présence de l'équivocité. Quand le sens n'est pas clair, la question « qu'est-ce qu'on veut me dire ? » s'impose. Lacan avait dans un premier temps mis en évidence la séparation entre le niveau des signifiants et celui des signifiés, ainsi que les mécanismes permettant que dans l'échange de paroles une stabilisation de la signification se réalise sans pour autant empêcher, à l'arrière-plan, la persistance de l'équivocité.

La recherche en linguistique est d'ailleurs arrivée à la conclusion que seul l'usage dans une communauté permet de se mettre d'accord sur le sens à donner à telle ou telle expression. C'est donc par une pragmatique vivante de la conversation qu'on arrive à se comprendre.³

En même temps, cette stabilisation est toujours relative dès lors que les mots dits et entendus restent connectés à d'autres selon les chaînes associatives des signifiants propres au sujet. Cette réalité est une facette de l'inconscient freudien.

Et pour certains, ces chaînes toujours singulières s'imposent à eux au point de parasiter plus ou moins fort le lien à l'autre. Pire encore, le sujet peut errer sans le vouloir au fil de ses associations. C'est ce que Lacan a formulé en disant du schizophrène qu'il est « hors discours ». Cette réalité du rapport singulier au langage fait que dans la communication, tout message fait l'objet d'une interprétation subjective.

L'impact du parasite langagier.

Lacan a été jusqu'à parler de « parasite langagier » pour indiquer que le langage perturbe la logique même de la satisfaction de besoins élémentaires assurant la préservation de la vie. Pour Lacan, « *les pulsions, c'est l'écho dans le corps qu'il y a un dire.* »⁴ Comment faire avec cet « organe hors corps » ? « *Tout le monde ne peut en faire son instrument* », souligne Jacques Alain Miller.⁵ Sous le titre « les embrouilles du corps », il y a 6 ans, nous avons mis en évidence les résultats de ce parasitage, dont les effets d'envahissement délocalisé de la jouissance. Par exemple, le bord même du corps peut être incertain au point que le simple frôlement de la veste de quelqu'un qu'il croise est vécu comme une intrusion par le sujet. Quand Lacan met l'accent sur « un dire », il nous invite à être au-delà de la référence à la

³ Eric Laurent « *les traitements psychanalytiques des psychoses* » in *les feuillets du Courtil N°21*

⁴ Lacan, *Le séminaire, livre XXIII, Le Sinthome*, p.17.

⁵ JAM *L'invention psychotique. Conférence Section clinique Paris-IF, 1999*

structure du langage et ses effets de signification. Il veut mettre en évidence le pouvoir des mots. De quel pouvoir parle-t-on ? Et bien, celui d'impacter le corps et de déterminer des satisfactions au-delà du principe de plaisir, pourrait-on dire en reprenant l'expression de Freud.

La notion de jouissance dans l'enseignement de Lacan désigne ces satisfactions pulsionnelles peu ou pas modifiables. Même si cela peut faire souffrir le sujet, une localisation de jouissance est logiquement moins troublante que la jouissance dite délocalisée dès lors que cette dernière peut envahir tout le champ de l'existence.

Même si l'on sait que la substance jouissante est inéliminable, le mieux que l'on peut viser est que le sujet trouve des modalités de jouissance canalisée. La formule d'Éric Laurent à ce propos est : « *savoir y faire avec un réel qui est résonance de l'expérience de jouissance, non négativable* ». ⁶ Cette citation nous indique que toutes les formes d'activité, pas seulement celle de parler, permettent d'obtenir une certaine satisfaction et de tenir à distance l'angoisse et les irrptions de jouissance délocalisée. On en revient là à la dimension du symptôme. Par exemple, on peut évoquer les différentes formes d'addiction, d'accumulation, de traitement du corps, d'investissement de partenaires, etc.

Langage et lalangue

Pour éclairer ce que je viens de dire de la pulsion et de la jouissance, il faut saisir que derrière le langage, il y a lalangue (en un mot). Une formule de Lacan nous l'indique quand il définit le langage comme « *une élucubration de savoir sur lalangue* ». ⁷ La lalangue renvoie à cette réalité privée particulièrement repérable chez l'enfant qui, pris dans un environnement tramé de paroles, commence à babiller, à formuler ce qui n'est pas encore tout à fait des mots et à utiliser les mêmes sons ou des « presque – mots » à lui pour désigner bien des choses sans rapport entre elles et loin du l'usage commun du langage.

Petit exemple, le nom qu'utilisait ma fille pour nommer les oreilles était « welo-welo ». Il m'avait fallu un certain temps pour comprendre que pour elle les oreilles étaient avant tout connectées au téléphone.

C'est le règne de l'équivoque où se révèle que quelque chose se jouit dans sa parole. L'enfant joue avec lalangue avant – dans le meilleur des cas — d'accepter de perdre cette part de jubilation chevillée à la voix, et par là au corps pour entrer dans le langage avec son lexique, sa grammaire, etc.

Entrer dans le langage, c'est le moyen de pouvoir être en lien avec l'autre, de communiquer et comme évoqué plus haut, c'est par l'échange lui-même que l'on y entre. Mais lalangue reste vive bien qu'on ne s'en aperçoive pas. Et elle n'est pas pour rien dans les ratages dans l'appropriation du langage et dans le lien social. L'hypothèse freudienne de l'inconscient faisait déjà état que, derrière le langage commun, il y a des chaînes associatives privées qui, entre autres, parasitent la communication, il avait bien repéré l'importance de l'équivocité. Mais l'apport de Lacan, au-delà de sa lecture éclairante de Freud, a été de donner tout son poids à ce qu'il a appelé l'inconscient réel. Il a constaté que les modalités de jouissance de chacun étaient conditionnées par l'impact de dire qui marquent de façon indélébile. Ce sont de véritables événements de corps. On est là hors de la dimension du sens, quand bien même ces mots fonctionnent par ailleurs dans la langue commune.

⁶ Eric Laurent, *L'envers de la biopolitique*. P. 208.

⁷ Lacan, *Le séminaire, livre XX, Encore*, p.127.

2. L'appui sur le langage et ses limites dans l'intervention.

Donc dans le meilleur des cas, d'une part la prise dans le langage permet de donner sens aux choses, à produire des routines de signification. Ce faisant, le rapport à l'autre, le lien social est possible, potentiellement pacifié. Et enfin, se réduit l'impact de l'équivocité qui rôde toujours. Même s'il y a des ratages de temps à autre, des malentendus, la vacillation du sens, ça tient le coup. L'usage de la parole, de la conversation redonne de la consistance aux repères du sujet, facilite la résorption d'expériences troublantes, mais aussi dégonfle le poids d'impératifs, d'idéaux. Traiter le sens, le hors sens, par le sens est une première approche de l'interprétation s'appuyant sur le champ du langage. Mais ça a ses limites.

Chercher à donner sens à ce que le patient dit ou donne à voir par ses faits et gestes peut avoir un effet thérapeutique. Mais cela ne fait qu'effleurer la jouissance en jeu dans la langue elle-même parce que dans cette perspective, on parie non seulement sur l'existence d'un métalangage, mais aussi sur ce que certains ont nommé la partie saine du moi.⁸ Tant l'un que l'autre sont démentis par l'expérience, et ce, tout particulièrement avec ceux dont le rapport au langage est particulièrement perturbé, soit la plupart des personnes que nous accueillons en institution.

Grâce à eux, nous en sommes arrivé à devoir nous interroger sur la pertinence même de parler, de faire parler, de croire en l'opérativité du sens. Il n'est pas un accident, un événement considéré comme traumatique sans qu'on annonce l'envoi des psychologues pour éviter la cristallisation d'un syndrome post-traumatique. Cela part de la conviction que parler, ça fait du bien. C'est loin d'être systématiquement vrai.

Passons en revue une série de cas de figure.

Perplexité et délire.

Partant de ce que j'ai appelé le « meilleur des cas », j'ai fait allusion à des situations où des événements de vie ne font que modérément vaciller l'appui sur le sens. Quand l'effet est radical, quand ce à quoi le sujet est confronté ne rime à rien, la perplexité se déploie. Je trouve simple et éclairante la définition qu'en donne Jacques Alain Miller : « *dans le moment de perplexité, le sens n'apparaît pas de façon satisfaisante* »⁹. Cela vaut pour tout sujet. Par contre, c'est un euphémisme dès lors que nous savons que la perplexité peut glisser vers l'angoisse.

La perplexité menant à l'angoisse peut surgir à la suite d'un mot entendu, sans signification. Mais c'est aussi le propre des hallucinations d'avoir cet effet. Ces événements sont des manifestations dans la langue du réel innommable.

Le délire, comme prolifération de savoir, constitue une recherche des repères pouvant résorber cet insoutenable. Je n'entre pas dans la variété des issues du processus délirant. Mais il est intéressant pour mon propos d'évoquer deux voies classiques.

La première est l'incarnation de « l'exception » où le sujet s'identifie à sa mission grandiose, pouvant être monstrueuse comme l'ont prouvé des personnages célèbres comme Staline ou Hitler. Plus modeste et moins dangereux, ce type de délire débouche sur la certitude d'être par exemple le meilleur et indispensable travailleur de l'institution.

⁸ À ce propos, Eric Laurent *Interpréter la psychose au quotidien Mental* 16 p. 9 à 15.

⁹ JAM, *L'invention du délire in La cause freudienne Le rapport sexuel au XXIe siècle N° 70 p. 90*

La seconde voie est celle nommée par Lacan le « pousse à la femme » où le sujet, tel le président Schreber incarne une identité de jouissance. Dans son cas, la formule était « être la femme de Dieu ». C'est son nom de jouissance.

Quoi qu'il en soit, dans ces deux types de solutions, l'accrochage au pouvoir du langage pour donner sens reste vivace, même si le sens nouveau n'apporte pas la fin de la souffrance du sujet et que ces solutions sont bien souvent peu compatibles avec le lieu social.

Soulignons la fonction de la certitude : elle est de la partie comme rempart pour repousser autant que possible toute nouvelle effraction du réel dans le système de défense du sujet.

Quand le transfert existe dans ces cas de paranoïa, l'usage de la parole par l'intervenant vise surtout à éviter que l'irruption de jouissance ne se cristallise dans le premier cas en haine localisant le mal sur l'autre et dans le second en pente vers le sacrifice de soi pour combler l'autre. On observe par exemple des délires de générosité.

Se montrer garant de l'ordre en étant procédurier, en appeler au règlement, pousser à une complexification des règles, tenir un journal des dommages subis, ce sont à cet égard des solutions socialement plus tenables et par rapport à quoi il est plus facile d'être partenaire.

La figure du secrétaire actif, plus éditeur que scribe, donne une idée de l'usage opportun de la parole. Il s'agit de sélectionner dans les dires du sujet ce qui peut concourir à une stabilisation. Épingler ce qui est important relève de la nomination. Dire par exemple « oui, ça en effet est très important » est une extraction dans le flot de ce qui se dit. Ici il s'agit d'acter sans interpréter.

On insiste souvent sur l'importance pour le sujet qu'il ait une place auprès de l'autre. Dès lors qu'on se situe dans le champ du langage, on dira plutôt que l'enjeu pour le sujet est de « se faire un nom ». Le processus qui y mène nécessite la répétition de cette même opération de nomination et relève de ce qu'Eric Laurent appelle la « traduction continue »¹⁰. Ce qui est accroché par la parole concerne avant tout ce qui concourt à faire bord à la jouissance. Se faire un nom rejoint ici la voie du symptôme qui en passe par l'investissement d'activités pouvant être en phase avec les penchants du sujet dans et hors de l'institution.

Traiter l'épinglage délétère.

La perplexité ne donne pas systématiquement lieu à une prolifération délirante. Elle peut se cristalliser autour d'une signification ravalant le sujet à son être d'objet. C'est le cas d'un dire injurieux. L'invention de mots, de néologismes permet parfois au sujet de s'éloigner des nominations inconfortables ou assassines venant de l'autre.

Acter la trouvaille peut suffire. Il n'y a à ce moment rien de plus à dire.

La parole comme pure substance pour faire lien

Malheureusement, la certitude de n'être rien, réduit à l'objet de jouissance de l'autre est tel que la solution pour s'en défaire en passe par le branchement continu sur l'autre.¹¹ La

¹⁰ Eric Laurent « les traitements psychanalytiques des psychoses » in les feuillets du Courtil N°21

¹¹ On remarque que la solution peu tenable évoquée ici s'accompagne fréquemment de la désensibilisation par l'usage de psychotropes et le repli dans le sommeil.

parole apparemment cohérente se révèle après-coup sans portée, sans efficace si ce n'est que une sorte de substance qui relie à l'autre. Ceci semble à l'occasion l'alternative au rassurant contact avec le corps de l'autre. Ecouter le sujet, donner de la valeur à ses dires permet de traiter sur le moment l'angoisse de son être lâché par l'Autre, mais c'est la pluralisation du branchement sur l'autre qui reste primordial dès lors que la nomination n'a aucune persistance.

La fuite du sens dans la manie

Si dans l'occurrence qui précède, le parole apparaît coupée de la fonction du sens comme traitement de l'angoisse, il en est une autre qui se caractérise par la fuite du sens menant à l'occasion au « tout a du sens... donc rien n'en a ». Face à la métonymie pure, on peut avoir par moment l'illusion d'une cohérence locale vite démentie. Laisant la pulsion sans arrimage, lorsque nous sommes face à l'agitation maniaque, l'intervention est particulièrement délicate. Quand le sujet est effrayé lui-même par sa fuite en avant épuisante et demande de l'aide, l'opération de coupure, la production de ponctuations et de nominations peuvent produire un certain lestage. Mais le plus souvent, seul un encadrement massif permet de protéger le sujet de sa folle dérive jusqu'à l'exténuation.

Dans la série des positions subjectives évoquées, le rapport au sens, même s'il est problématique reste central. Dans les deux derniers, il s'effrite. L'usage de la parole s'il est encore de mise s'éloigne de l'appui possible sur quelque chose qui ne trompe pas. Je vais développer deux occurrences où cela se confirme et, d'une certaine façon, se radicalise..

L'incroyance, solution et impasse

Il faut s'arrêter sur une position délicate résultant tantôt du malaise face à l'équivocité, mais aussi à l'impact insupportable de certains dires. On pourrait la résumer en disant « puisque le sens fuit, rien n'a de sens ». Il ne s'agit pas simplement de crises ponctuelles « d'à quoi bon ? » liées à l'emprise du doute chez l'obsessionnel. Bien plus radicalement, c'est une défense par le ravalement du langage, par son discrédit. Lacan parle à ce propos de l'ironie du schizophrène. Cette position n'entame pas spécialement la capacité de communication. Mais elle évite au sujet la confrontation avec les mots qui blessent ou l'ont blessé. Le problème, c'est qu'elle laisse le sujet dans le désœuvrement et le laisser-aller. C'est ce qu'on peut appeler un trouble majeur de la motivation.

Argumenter avec lui, c'est perdre à tous les coups. Le sujet est toujours prêt à assécher la conversation par « *La vie n'a pas de sens, pourquoi s'agiter?* » ou d'autres formulations parentes.

Les seules interventions possibles sont celles qui, en y mettant du corps, tentent de mettre en évidence un reste de goût pour certaines activités qui gardent pour lui un pouvoir de satisfaction.

Comme l'écrit Jean Claude Maleval : « *dans certains cas de schizophrénie, il y a une forme de stabilisation qui consiste en un refus actif de toute interrogation : "Leur manière de chasser les affres de la perplexité consiste à se défaire de tout problème. Ils accèdent dès lors à une insouciance corrélée à un désengagement de leur existence".*¹²

¹² MALEVAL J-C., Logique du délire, Paris, Masson, 1996, p.127.

3. Ne rien y comprendre.

La citation qui précède fait écho dans l'accompagnement de ceux qu'on nomme parfois un peu vite des handicapés mentaux. Le refus de miser sur le savoir constitue une solution à la confrontation à l'inconsistance du discours de l'Autre, à l'absence de permanence de la signification. Quand les points d'arrimage qui accrochant les signifiants au sens ne se cristallisent pas suffisamment, le sujet se trouve plus directement confronté à la dimension réelle du langage. L'angoisse ne peut alors qu'être dominante face aux événements de la vie, même les plus anodins.

Pourtant ceux qui doivent faire face à cet état des choses peuvent à certains moments garder un pied dans la conversation.

Le plus déconcertant est le contraste entre des moments de conversation qui témoignent d'un maniement commun du langage et d'autres où parler, entendre parler est insupportable.

Je fais l'hypothèse que pour certains, des pans entiers du langage peuvent être utilisés sans risque d'émergence du réel. La conversation peut rester dans une zone pacifiée tant que ne se manifeste pas un commentaire bizarre, un regard, un mouvement de l'autre, une demande, mais aussi, sans que l'on puisse facilement les repérer, des voix porteuses le plus souvent d'injonctions et de jugements.

On a tout un spectre allant du réel qui s'infiltré dans des zones circonscrites, à des raz-de-marée où l'envahissement est total. Ceci me semble correspondre à la situation que Lacan a caractérisée en disant "tout le symbolique est réel".¹³ C'est alors le martyr du corps de l'être parlant dont Antonin Artaud témoigne dans ses écrits.

Lors de notre édition 2014 sur "les embrouilles du corps", nous avons mis l'accent sur la façon dont l'arrimage au langage a permis ou pas de se constituer un corps.

Quand il est défaillant, le sujet tente de s'appuyer sur des repères avant tout imaginaires, l'autre devient son modèle ou son guide. Ces solutions sont particulièrement instables et donnent lieu à des tensions dès lors qu'être le même que l'autre est intenable, et que le suivre finit toujours par être réduit à sa volonté, soit d'être soumis à sa jouissance. Le passage à l'acte n'est jamais loin, et ce, d'autant plus que l'inconsistance du corps contamine le rapport à l'espace comme nous allons le voir maintenant.

4. Le passage à l'acte et la diversion.

L'imminence du passage à l'acte justifie une façon d'intervenir tout à fait spécifique. Je restreins ici le champ étendu du passage à l'acte à la violence. Dans ces situations, ce qui est le plus marquant, c'est l'urgence à intervenir et la pertinence de l'usage de la parole à des fins de diversion.

Dominique Haarscher en a rendu compte dans son texte "l'urgence de la coupure".¹⁴ Elle y parle d'une jeune femme dont l'appui sur le langage est défaillant et les limites mêmes de son corps ne sont pas assurées. Il suffit de peu pour qu'elle localise chez l'autre la source de son angoisse ou qu'elle s'en prenne à elle-même. Sans intervention adéquate, elle peut tout casser jusqu'à ce que sa douleur physique permette qu'elle se calme. Je ne reprendrai

¹³ Lacan J. , *Ecrits, "réponse au commentaire de Jean Hyppolite"*, Seuil, 1966 p. 392

¹⁴ Haarscher Dominique *l'urgence de la coupure in Quarto 84 La clinique de l'urgence.*

qu'une de ces interventions. Je la cite :

Juste après le repas, je l'entends crier : "J'en ai marre d'être ici, Roger a touché ma veste." Je vais vers elle et lui dis : "Comment trouvais-tu les chicons ?" Réponse : "Excellents !" Un apaisement immédiat se remarque ; sa voix se radoucit (...) Nous conversons ainsi des menus durant cinq minutes et le calme revient. »

S'intéresser aux chicons, la brancher sur le plaisir de la bouche, sur les aliments l'éloigne du réel insoutenable que représente pour elle le frôlement de sa veste.

Comme Dominique le précise, c'est une manœuvre triple. Tout d'abord, la parole de l'intervenante est décalée, hors sens au regard de ce que la patiente avait énoncé. Ensuite, il y a un branchement sur le « discours courant », c'est-à-dire qu'elle l'amène sur un terrain connu, sécurisant, sans risque d'effraction du réel. Et enfin, il y a un traitement de la voix. Il s'agit de parler bas, calmement, d'une voix presque neutre, précise-t-elle.

On est là très loin d'une volonté de maîtrise où l'un veut contenir l'autre par une parole impérative. Il n'y a pas de « Non ! », « calme-toi ! », « il ne t'a rien fait » ou encore « ce n'est pas grave ! » qui convoque un self-control là où justement il ne peut s'exercer.

Les interventions dites de diversion sont les seules opérantes là où l'appui sur la conversation fondée sur l'écoute, la demande, la compréhension n'est pas praticable.

13 Mode d'emploi et marginalité.

Je ne peux pas terminer ce parcours sans souligner la pratique pour produire un apaisement plus consistant chez des personnes comme celle de cette vignette, là où il suffit de peu pour que surgisse le réel innommable.

La voie n'est pas celle de la construction délirante, mais celle de l'instauration de routines qui réduisent les risques de débordement de jouissance.

À son arrivée dans l'institution, les passages à l'acte de Sophie sont nombreux, les injures fusent ; elle craint l'autre ; des voix lui enjoignent entre autres de casser les objets, de déchirer ses vêtements. Ses voix la menacent de retour à l'hôpital. Elle est habitée par deux personnes qu'elle identifie et son père lui parle par le doigt. Cela la plonge dans une grande détresse en plus d'être continuellement en porte-à-faux par rapport au règlement. Elle ne respecte pas l'intimité d'autres femmes, elle accumule des vêtements trouvés dans la rue.

Les intervenants constatent que ses mots sont retenus, lâchés avec difficulté, dans un souffle proche du râle. Elle s'exprime par ce qu'ils nomment de mots-clés.

Bien que des problèmes persistent, après quelques années on observe une réduction significative des passages à l'acte, de l'envahissement des voix et autres crises de colère et de détresse.

Son usage d'un centre de jour est à ce propos intéressant et a nécessité de la part de l'équipe une discipline toute particulière. Elle arrive quasi systématiquement en retard le matin et dans les ateliers. Sachant qu'elle traite ainsi les moments informels où le grouillement des participants est le plus dangereux, plutôt que de chercher à ce qu'elle respecte le règlement, les intervenants trouvent plus important de souligner positivement son arrivée. « Bonjour, vous êtes attendue », disent-ils.

Dans les divers ateliers, la plupart du temps, elle y fait son activité d'écriture où la qualité graphique du recopiage de textes trouvés eux aussi dans la rue est primordiale. C'est

accepté. De son côté, elle se plie par exemple à la réduction de l'usage de l'imprimante à une image par semaine, et ce, lors d'un atelier bien particulier.

Aux fuites urinaires incommodes, l'intervenante ne donne pas l'ordre de se changer risquant ainsi la confrontation, l'opposition et le déni. Elle dit « *si jamais, tu as besoin d'un autre pantalon, tu peux peut-être demander là où tu vis, s'ils peuvent t'en prêter un* ». Peu après Sophie va se changer.

Comment le souligne une intervenante, « *une place qui semble convenir à Sophie, c'est d'être à ses côtés et de faire des choses. Ce sont des moments où elle peut parler* ». Ces actes de parole d'une grande sobriété de la part des intervenants se font répétitifs et bordent son quotidien.

Ces segments de routine dans l'échange permettent que les échos des tourments du passé s'atténuent quelque peu...